

Lettres québécoises
La revue de l'actualité littéraire



Émile Ollivier : l'écriture pour desceller la mémoire

Francine Bordeleau

Number 102, Summer 2001

URI: <https://id.erudit.org/iderudit/37845ac>

[See table of contents](#)

Publisher(s)

Productions Valmont

ISSN

0382-084X (print)

1923-239X (digital)

[Explore this journal](#)

Cite this document

Bordeleau, F. (2001). Émile Ollivier : l'écriture pour desceller la mémoire. *Lettres québécoises*, (102), 8–10.



Émile Ollivier :

l'écriture pour desceller la mémoire

Les livres d'Émile Ollivier, écrivain majeur de la diaspora caraïbe, s'ingénient à transgresser les frontières. Réalisme, merveilleux, tragédie sont ainsi convoqués, le roman s'allie le conte et la fable, et cette hybridation conduit à une œuvre régie par une seule règle : celle de la liberté créatrice.

« S I J'AI QUITTÉ HAÏTI, HAÏTI NE M'A JAMAIS QUITTÉ », précise d'entrée Émile Ollivier. Son nom, l'écrivain le doit, apprend-on dans *Mille eaux*, le récit autobiographique qu'il publiait chez Gallimard en 1999, à un père avocat et fin lettré qui s'était pris de passion pour Émile Ollivier, homme politique et auteur français né en 1825 et mort en 1913. Oswald Ollivier, figure paternelle assez complexe que *Mille eaux* tente de cerner, « était si imprégné de la vie et de l'œuvre de cet écrivain [auteur de nombreux ouvrages sur le Second Empire] qu'il faisait siennes ses formules », lit-on dans ce récit qui renoue avec l'enfance. On y découvre aussi que c'est en bonne partie à cet homme fauché trop tôt par la maladie, qui un jour intima à son enfant d'écrire une lettre de circonstance, qu'Émile Ollivier doit sa « naissance à la vie d'écrivain ».

Arrivé au Québec en 1965 après des études à la Sorbonne où il est autant attiré par les lettres que par la psychologie, l'auteur de *Mille eaux*, né à Port-au-Prince en 1940, appartient donc à l'une des toutes premières vagues d'immigrés haïtiens. Dans sa jeunesse, il milite au sein de l'Union nationale des étudiants haïtiens, et des motifs politiques le forcent bientôt à s'exiler : François Duvalier, au pouvoir depuis 1957, se fait nommer président à vie en 1964, et la dictature déjà extrêmement sanglante devient alors encore plus répressive.

Au fil des entretiens qu'a suscitées la publication de ses livres — le dernier en date étant *Regarde, regarde les lions*, un recueil de nouvelles paru chez Albin Michel en février de cette année —, l'écrivain a souvent été amené à récapituler son parcours. C'est un peu le hasard qui le conduit au Québec, et plus précisément, pour commencer, à Amos où il enseigne pendant deux ans.

Aller à Amos juste après Paris, c'était comme changer de planète. En outre, nous étions tout au plus trois ou quatre Haïtiens... Mais cette ville fut un formidable lieu d'accueil qui m'a permis de m'intégrer au Québec.

Entre 1965 et 1967, Ollivier a sillonné l'Abitibi, assez pour en connaître les recoins et apprécier la vitalité de ses habitants. Il débarque ensuite dans un Montréal en pleine effervescence — c'est l'époque de l'Exposition universelle —, enseigne à la polyvalente de Beauharnois, fait une thèse sous la direction du sociologue Pierre Dandurand, sera professeur et chercheur pendant vingt-cinq ans à l'Université de Montréal, à la faculté des sciences de l'éducation...

« Je suis actuellement en période de mue », dit celui qui a pris sa retraite en septembre 2000 et peut désormais ne penser qu'à l'écriture après avoir consacré sa carrière universitaire à l'éducation des adultes. Cette question l'a toujours vivement intéressé, a toujours alimenté sa réflexion — il est d'ailleurs président de l'Institut canadien des adultes —, au même titre que

des sujets tels la société haïtienne, l'identité, la migration, le savoir dans le monde contemporain. En témoignent des essais (principalement sur Haïti et sur l'éducation) ainsi que de nombreux articles écrits parallèlement à la fiction qu'il commence d'explorer, en 1977, par la nouvelle (*Paysage de l'aveugle*, publié chez Pierre Tisseyre [CLF]). Cet intellectuel d'envergure jouit aussi d'une reconnaissance officielle en France qui lui a donné, fin 1999, le titre de chevalier de l'Ordre des Arts et des Lettres.



D'exil et de retour

Haïti, « pays que la modernité n'a pas réussi à rattraper », et qui traverse continuellement l'œuvre d'Ollivier, sera ainsi abordé par le recours aux sciences humaines, d'une part, et la voie de l'imaginaire, d'autre part. La « complexe question haïtienne », le sociologue et romancier n'a en fait jamais cessé de la creuser, de l'interroger. Selon lui, « la matrice première de l'esclavage a conditionné la suite des choses », et Haïti — que l'indicateur du développement humain de l'ONU classait, en 2000, au 152^e rang mondial — reste « un pays qui se bat, et se débat dans des difficultés inextricables ». Parmi les principales causes des problèmes qui affectent sa patrie d'origine, Émile Ollivier désigne

l'irresponsabilité des élites politiques et économiques ; le manque de dirigeants capables d'imagination et de création ; le contexte géopolitique et le rôle que jouent les acteurs internationaux (au premier chef, les États-Unis) ; l'absence de projet commun et rassembleur ; l'absence de gestion du collectif ; la béance qu'a produite la saignée, due à l'émigration, des forces vives du pays.

Le retour au pays natal, Ollivier l'a néanmoins tenté.

Comme tout bon migrant, j'ai eu une période de flottement. J'ai mis quinze ans avant de me décider vraiment à rester. Je me sentais bappé par le Québec : c'était un lieu d'apprentissage, un laboratoire d'expériences en rattrapage de modernité. Mais m'habitait également l'obsession du retour.

Rester ici ou recommencer là-bas ? Ollivier déplore que « les intellectuels haïtiens ne réfléchissent pas assez sur les enjeux et conséquences de l'émigration. Collectivement, en tant que communauté, nous avons raté notre migration au Québec, même si on peut parler de certaines réussites individuelles ». L'écrivain, qui n'a pas tardé à devenir un intellectuel réputé, appartient sans conteste à ces « réussites ». Pendant ce temps, les nouvelles d'Haïti n'étaient pas très bonnes. « Bébé Doc » avait succédé à son père en

1971 ; si, avec le fils, le régime s'assouplit quelque peu, notamment parce que « dans la communauté internationale, la question de la démocratie commençait à se poser avec acuité », le duvaliérisme n'en demeure pas moins une dictature. Il n'est que de lire *Le cri des oiseaux fous* (Lanctôt, 2000), où Dany Laferrrière relate sa dernière journée à Port-au-Prince — en 1976 — et l'assassinat de son ami Gasner par la milice, pour s'en convaincre. Mais Jean-Claude Duvalier est forcé d'abdiquer et de s'exiler en 1986, et Émile Ollivier retourne en Haïti l'année suivante.

Je suis tombé dans un après-dictature qui n'était pas vraiment un après-dictature. De plus, je vivais au Québec, un pays de grande démocratie. J'ai compris que je ne pouvais pas me réinstaller en Haïti : il s'y était produit une véritable descente aux enfers et la question politique était encore dans une impasse terrible.

Le retour s'avère impossible d'autant plus qu'Ollivier aura constaté, aussi, que

le retour n'est jamais le retour, à cause du temps qui s'est écoulé. Quand on quitte un pays, on fait subrepticement un travail de deuil et de renaissance. L'expérience de la migration n'est pas que négative, bien au contraire : elle amène à la découverte d'un nouveau lieu, et permet de voir à distance ce qu'on a quitté. Dans cette perspective, le retour est toujours une illusion.

Cette idée que la migration n'est pas forcément une catastrophe, on la trouve dans l'œuvre d'Ollivier, et cela dès le début. *Paysage de l'aveugle* se compose de deux textes en contrepoint, dans lesquels l'écrivain cherche à faire se rejoindre deux lieux ressemblant à Port-au-Prince et à Montréal. « Je me rends compte aujourd'hui que *Paysage de l'aveugle* contenait déjà mes thèmes fondamentaux : l'errance, l'exil, mais aussi la joie, tout est là. »

Le passé sans la nostalgie

C'est cependant *Mère-Solitude*, unanimement salué au moment de sa parution en 1983, qui révèle Émile Ollivier. Le personnage central du roman est un adolescent appelé Narcès Morelli, descendant d'une grande famille d'origine italienne, et dont l'enracinement en Haïti remonte à quatre siècles. Mais lorsque s'ouvre *Mère-Solitude*, la dynastie Morelli, qui a connu une série de revers de fortune, est en pleine déchéance. Par surcroît, Narcès, orphelin, ignore la véritable identité de son père et a vu, dix ans plus tôt, sa mère Noémie sauvagement exécutée par pendaison sur la place publique. Pour connaître, pour comprendre la raison de cette exécution,

l'adolescent entreprend une quête de la vérité, une exploration du passé de sa famille au moyen desquelles Ollivier récapitule et interprète de flamboyante façon l'Histoire d'Haïti, pays « où l'on ne réussit même pas sa mort », comme dit l'un des personnages.

Avec cette odyssee des Morelli et de leur domestique Absalon, témoin des vicissitudes de la famille et dépositaire de ses secrets — donc d'une mémoire —, Ollivier inaugure un cycle romanesque où les personnages sont confrontés à des morts obsédantes parce que inexpliquées. C'est là à peine une métaphore

des régimes totalitaires, qui s'y entendent à éliminer les citoyens.

Mais le tragique n'exclut pas le sarcasme. Ainsi, dans *Mère-Solitude*, Port-au-Prince est appelé Trou-Bordet : rappel du premier nom, aussi ironique que peu flatteur, donné à Haïti. Dans *Passages*, publié en 1991 (et Grand Prix du livre de Montréal), la capitale devient Port-à-l'Eau tandis que l'espace-temps

investi ici est celui de la Macoutie. Dans *Les urnes scellées*, paru en 1995, une périphrase — « l'île de la main du diable » — sert à désigner Haïti. En somme chez Ollivier, l'évocation du pays natal, jamais complaisante, s'accompagne plus souvent qu'autrement d'une certaine dose de cynisme et d'images négatives, voire péjoratives, en même temps qu'est omniprésente la mort violente.

Nulle complaisance, donc, mais nul misérabilisme non plus. Haïti, dont Ollivier n'hésite pas à convoquer l'Histoire entière, apparaît surtout comme un théâtre à la fois macabre et grotesque. « C'est que je viens de l'époque de Duvalier père. Ceci explique cela », dit-il. Entre 1950 et 1957, les Haïtiens auront en outre vécu sous la coupe du colonel Magloire, un autre dictateur. Esclavage, occupation étrangère, guerres civiles, dictatures exercées par des dirigeants locaux ont en fait inscrit l'île dans le registre de l'épopée sanglante. Quant à Émile Ollivier lui-même, il estime avoir eu « une adolescence flouée » qu'il projette d'évoquer sur le mode autobiographique dans une suite à *Mille eaux*.

« *Mille eaux* est un livre qui m'a résisté longtemps », souligne-t-il. L'écrivain a hésité longuement avant d'accepter de replonger, pour la collection « Haute Enfance » de Gallimard, à l'époque de ses premières années. « Ce livre m'a libéré d'un certain nombre de nœuds », admet-il cependant aujourd'hui.

Ici le contexte sociopolitique d'Haïti est évoqué de façon discrète, presque en filigrane. Le récit s'attarde plutôt à l'histoire personnelle et familiale d'Émile Ollivier, fils illégitime d'un « homme typique des Caraïbes » — tel que l'ont dessiné les années quarante — et d'une femme au comportement imprévisible, voire incompréhensible. Était-elle vraiment folle, comme l'enfant l'a entendu ? Elle a en tout cas un nom qui appelle le malheur. « Madeleine Souffrant ! Ainsi s'appelait celle qui m'a donné la vie. Elle a failli la dévorer, non point par méchanceté mais par mégarde. Elle aurait voulu que nous vivions comme si j'étais, moi une île, elle, l'eau », écrit Ollivier.

Le livre s'arrête lorsque le futur écrivain a 13 ans.

Quels sont les éléments importants qui ont constitué la personnalité que je suis ? C'est ce que j'ai tenté de cerner et j'ai maintenant envie de poursuivre l'investigation dans un second récit qui irait de l'adolescence jusqu'au temps de l'exil.

Les mouvements de l'identité

Et l'exil, pour Émile Ollivier qui se définit « fondamentalement comme un migrant », est peut-être constitutif de la condition humaine, de la condition générale de l'individu.

Le mouvement est en tout cas quelque chose d'important chez l'être humain : il m'apparaît que nous nous situons tous entre l'enracinement et l'errance, que tous nous appartenons à des lieux multiples. Nous sommes traversés par des multiplicités, et des multiplicités nous traversent.

Cette conception de l'existence s'exprime de façon exacerbée dans *Passages*, un roman à la structure assez complexe qui s'articule autour de la mort de Normand Malavy, un Haïtien exilé au Québec depuis une vingtaine d'années, en y intégrant l'odyssée tragique des *boat people*. À l'instar d'Ollivier, cet homme a apparemment réussi son « passage » vers l'ailleurs : il s'est marié et parfaitement intégré à sa société d'accueil, mais a continué de fantasmer un hypothétique retour au pays natal. Et un jour, il décide subitement d'aller, seul, à Miami — pour faire le point, sans qu'on en



sache beaucoup plus — où, peu de temps après avoir rencontré Amparo, une exilée cubaine qui souffre d'avoir raté son retour à La Havane, il meurt d'une crise cardiaque. Un an plus tard, Amparo rend visite à Leyda, l'épouse de Normand. Voilà une rencontre que, on s'en doute, Leyda ne souhaitait pas vraiment...

Une bonne partie de *Passages* consiste en la conversation difficile qu'ont les deux femmes. « Le roman repose sur l'idée qu'on est toujours dans des lieux intermédiaires, que la vie est faite de multiples ruptures. Auprès de Leyda, Amparo vient faire son travail de deuil », commente Émile Ollivier.

L'écriture, chez lui, comporte-t-elle une fonction cathartique ? En tout cas le dialogue que poursuivent Amparo et Leyda, qui permet à chacune « de se révéler à soi-même » et revêt une dimension presque psychanalytique — est intégré ici, en effet, le principe de la thérapie par la parole —, apparaît bel et bien comme une catharsis. Au bout du compte, même la

réfractaire Leyda, que la mort de Normand « avait transformée en crypte habitée par un cadavre », lit-on dans *Passages*, aura procédé au

travail de deuil qui est un travail sur le passé, et doit s'accompagner de l'oubli. Car on ne peut vivre en ayant en tête à chaque instant la totalité du passé, surtout quand ce passé est meurtrissant. Aux individus comme aux sociétés, il importe de cultiver un salutaire oubli.

On le voit dans *Mère-Solitude* : le trop-plein de mémoire confine à la folie. Eva Maria, l'une des deux sœurs de Noémie assassinée, devient folle à force de ne jamais rien oublier... Voilà qui, chez un écrivain prompt à reprocher à ses compatriotes leur tendance à l'amnésie — « Tout se passe comme si la sortie de la dictature avait été accompagnée d'un manteau d'oubli » —, peut sembler paradoxal. Mais le paradoxe n'est qu'apparent puisque la mémoire, l'un des motifs récurrents, et obsédants, de l'œuvre d'Émile Ollivier, ne consiste pas à entretenir maladivement les traumatismes du passé.

La mémoire est nécessaire, qui permet de ne pas perdre ses points de repère. Cependant, je ne m'attribue pas un rôle mémoriel, bien que le socle de ma réflexion soit l'Histoire, et plus précisément le moment du basculement du destin individuel dans la grande Histoire.

Pour l'écrivain, « la mémoire n'est pas une résurrection du passé, mais une reconstruction ». Cette idée est formulée explicitement dans *Mille eaux*, où Ollivier s'interroge sur l'entreprise autobiographique, et parcourt les romans, qu'il s'agisse de la quête/enquête de Narcès Morelli ou de celle qu'effectue, dans *Les urnes scellées*, l'archéologue Adrien Gorfoux qui, de retour en Haïti après un exil québécois long de vingt-cinq années, cherche à élucider le mystérieux assassinat de Samuel Soliman, lui-même veuf de Mona Monsanto. Prenant appui sur ce meurtre dont il est le témoin involontaire, Adrien qui, tout archéologue soit-il, n'aime pas le mot *racines*, remonte les généalogies : celle, principalement, de la famille Monsanto, dont les filles semblent frappées d'une curieuse malédiction. Autre « variation sur le thème du deuil », dit Ollivier, ce roman polysémique qu'est *Les urnes scellées* relève d'un même tenant du monde du mythe et de la situation politique prévalant en 1986, au moment des premières élections démocratiques (qui s'étaient soldées par un bain de sang). Il marque également un changement de paradigme puisque, à la fin, Adrien songe à

effectuer une métamorphose symptomatique. « À l'archéologue qui s'enfonce dans l'immémorial, il oppose le cartographe qui repère "les lieux de passages, les lieux intermédiaires" », écrit Ollivier.

Si Adrien Gorfoux — l'un des rares personnages masculins d'Émile Ollivier à avoir réussi son passage — s'évertue, pendant les cinq mois de son séjour au pays natal, à renouer les fils déliés de la mémoire, il comprend aussi que ce devoir de mémoire a des limites. Le deuil, chez Ollivier, ne signifie pas autre chose. « Il faut promener un regard lucide sur le passé, dit d'ailleurs l'écrivain. La nostalgie n'est pas mon fait : où qu'on aille, on traîne sa terre avec soi. »

D'où, sans doute, cette transformation radicale d'Adrien, qui choisit l'exploration de l'espace contre l'exploration du temps. Le temps est irréversible, de toute façon... Ce faisant, Ollivier annonce sa posture sur l'identité, qui consiste en « une suite de placements et de déplacements », dit-il.

L'identité relie la mémoire et le mouvement, poursuit l'écrivain. Mais il s'agit toujours d'une identité éclatée, reconstruite de façon permanente, et c'est bien de ce mouvement, de cette vitalité que je tente de rendre compte au plus près.

Cette posture s'actualise également dans les quatorze nouvelles de *Regarde, regarde les lions*.

Je suis très heureux d'avoir fait ce livre-là car, outre les stimulants défis formels inhérents à la nouvelle — ce genre est de l'ordre du sprint, alors que le roman se compare au marathon, et oblige à l'épuration —, je me rends compte, après coup, de la cohérence du recueil.

Québécois de souche ou Haïtiens, tous les personnages mis en scène ici sont en effet « des migrants » que l'écrivain fait « repasser par ces thématiques de la mémoire et de l'errance ».

« Les sociétés et les États ne se sortent jamais indemnes d'une expérience totalitaire », affirme-t-il encore, et son œuvre, de *Paysage de l'aveugle* à *Regarde, regarde les lions* en passant par les essais, est marquée par le désir de redonner à Haïti une partie de sa « mémoire trouée ». Cela n'empêche pas le ludisme de l'écriture, mais « derrière le goût de raconter des histoires, je cherche une philosophie, une façon de faire le voyage », dit-il. Et par-delà Haïti s'est élaborée une réflexion sur la vie et la mort — son corollaire obligé —, sur le temps et l'espace, réflexion qui pourrait s'enrichir d'une « espèce de somatologie textuelle » à laquelle l'écrivain, qui commence à s'intéresser à la question du corps, travaille actuellement. En somme, l'errance propre à l'écriture n'est nullement terminée pour Émile Ollivier.

Bibliographie

- Ce maudit soleil*, Paris, Robert Laffont, 1965 (réédition : Outremont, Lancôt éditeur, 2000).
Paysage de l'aveugle, Montréal, CLE, 1967.
Mère-Solitude, Paris, Albin Michel, 1983 (traduction anglaise de David Lobdell, *Mother Solitude*, Ottawa, Oberon Press, 1989 ; réédition, Le Serpent à plumes, 1999).
La discorde aux cent voix, Paris, Albin Michel, 1986.
La marginalité silencieuse, Montréal, Éditions du CIDHICA, 1991.
Passages, Montréal, l'Hexagone, 1991.
Repenser Haïti : grandeur et misères d'un mouvement démocratique (en collaboration avec Claude Moïse), Montréal, Éditions du CIDHICA, 1992.
Les urnes scellées, Paris, Albin Michel, 1995.
Mille eaux, Paris, Gallimard, 1999.
Regarde, regarde les lions, Paris, Albin Michel, 2001.

